

Les historiens rendent hommage à M. Lucien Febvre

Le Monde, 10 février 1954

Une cérémonie a marqué hier lundi au centre de recherches historiques le soixante-quinzième anniversaire de M. Lucien Febvre, membre de l'Institut et professeur honoraire au Collège de France.

MORT DE M. LUCIEN FEBVRE

On apprend le décès de M. Lucien Febvre, membre de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France, survenu à Saint-Amour (Jura) où les obsèques seront célébrées demain matin vendredi 28 septembre.

Le Monde, 28 septembre 1956

[M. Lucien Febvre était né à Nancy le 22 juillet 1878. Ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de l'université, docteur ès lettres, il fit toute sa carrière dans l'enseignement. Professeur à la faculté des lettres de Dijon, puis à celle de Strasbourg, il fut appelé en 1930 au Collège de France, où fut créée pour lui la chaire d'histoire de la civilisation moderne. En même temps il enseignait à l'École pratique des hautes études, où il devait créer une section des sciences économiques et sociales. De 1935 à 1940 il fut le président du comité de l'Encyclopédie française, dont il avait conçu le plan et dont il dirigea la rédaction. L'importante œuvre historique laissée par M. Lucien Febvre porta d'abord sur le seizième siècle, et particulièrement sur la Franche-Comté à cette époque, ainsi que sur la période de la Réforme. On retiendra notamment deux titres : Un destin : Martin Luther et le Problème de l'incroyance au seizième siècle. Dès le début de ses recherches M. Lucien Febvre s'était appliqué à mettre en valeur l'importance du facteur économique et à découvrir d'une façon générale les causes profondes des événements. On trouve l'illustration de sa méthode dans son ouvrage ; la Terre et l'évolution humaine, ou encore dans le Problème historique du Rhin. M. Febvre exerça ainsi une action considérable sur l'évolution des études historiques et leur organisation. C'est dans le dessein de rapprocher historiens, économistes et sociologues qu'il avait fondé et dirigeait la revue les Annales d'histoire économique et sociale. En 1949 il avait été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

[M. Lucien Febvre était commandeur de la Légion d'honneur et titulaire de la croix de guerre.]

Une nouvelle " Histoire universelle "

Par ANDRÉ LATREILLE, 28 décembre 1956

EN Lucien Febvre l'immense et composite cohorte des historiens français a perdu un de ses chefs de file les plus en vue, une " figure de proue " d'un relief vigoureux. Pour parler de lui comme il conviendrait il faudrait être de ceux qui l'ont connu et ont vécu dans son intimité, car l'homme n'importait pas moins que l'œuvre. J'aurais aimé laisser ce soin à un de ses disciples, car personnellement, si j'ai lu souvent Lucien Febvre, je ne l'ai rencontré qu'une fois, les hasards de ma carrière toute provinciale et l'orientation de mes travaux personnels ne m'ayant jamais mis en contact avec lui (1). L'homme ne pouvait laisser indifférent : la solidité de cette carrure, ce visage plein que l'âge n'avait à peu près pas marqué, la lucidité du regard, frappaient au premier abord. Ce qui affleurait en tout son être de force naturelle séduisait. Il n'y a pas tant de caractère et de passion chez les intellectuels de notre temps qu'on n'apprécie d'emblée ceux qui prennent position et qui bataillent. Il était bon pour notre discipline que Lucien Febvre suscitât la contradiction, se jetât dans la mêlée, prétendit partager le monde des historiens en élus et en réprouvés. On pouvait éprouver quelque agacement à le voir monopoliser la véritable histoire, à l'entendre proclamer qu'il n'avait point l'âme d'un controversiste dans le temps même où il écrasait sans beaucoup d'égards des dissidents assez chétifs. Mais on reconnaissait sa force d'animation prodigieuse, son talent d' " exprimer fortement Ce qui est fort ", l'étendue de son labeur et de ses curiosités, la noblesse des causes pour lesquelles il entendait lutter

Né en 1878 à Nancy, Lucien Febvre fit toute sa carrière dans les villes d'université de l'Est, avant d'être élu - à cinquante-cinq ans - au Collège de France, et il s'enracina de plus en plus solidement dans ces pays d'Alsace et de Bourgogne, dont l'atmosphère correspondait à son tempérament. Sa thèse de doctorat, sur Philippe II et la Franche-Comté, publiée en 1911 et qui comportait une importante introduction de géographie humaine, l'avait attaché à cette province, où il aima toujours se retremper dans sa chère propriété du Souget, près d'Arbois. À Strasbourg, où il enseigna pendant les grandes années de la première après-guerre, il se lia de façon décisive avec Marc Bloch, " d'un accord fondamental, vivifié, en surface, par le profitable jeu d'affectueuses discussions ". Ensemble ils fondèrent les Annales d'histoire économique et sociale, dont l'orientation marquait une rupture éclatante avec la génération précédente, celle des Seignobos et des Langlois. Avec une conviction de plus en plus intransigeante, colorée depuis la tragique disparition de Bloch (fusillé par les Allemands comme juif et comme résistant) d'un sentiment de pieuse fidélité envers son ami. Febvre combatta désormais (il aimait les mots qui évoquaient la lutte et la bataille) pour l'histoire telle qu'il la prônait : solidement fondée sur la connaissance de la terre qui modèle et qui façonne les hommes ; hostile au récit des vieilles chroniques où apparaissent seuls les grands de ce monde, leurs faits de guerre et leurs négociations ; s'attachant à l'analyse des structures économiques et sociales, des transformations des techniques, réputées seules propres à rendre compte de l'état, de la succession et des rapports des communautés humaines.

Les risques d'une pareille conception de l'histoire, surtout lorsqu'elle se durcit dans la controverse, sont grands. Nous les voyons apparaître aujourd'hui dans certaines publications qui se couvrent de l'autorité du martre, et qui tendent à expliquer le plus important de l'aventure humaine par l'infrastructure, qui nous accablent de chiffres, de graphiques et de tableaux, comme si on atteignait l'homme en faisant la courbe de la production et de la vente des métaux ou des denrées, plus exactement et mieux qu'en s'attachant à l'analyse psychologique des âmes ou au mouvement des idées.

Nous les voyons apparaître au niveau même de l'enseignement où certains voudraient n'admettre plus ni histoire-bataille ni histoire-diplomatie, mais seulement l'histoire " structurale ", comme si toute étude valable des structures ne devait pas se fonder sur une connaissance exacte des " événements ". Mais le génie de Lucien Febvre était beaucoup trop humain, beaucoup trop riche pour ne pas transcender en pratique ces limitations. Lui qui prétendait faire la moue devant les biographies savait leur prix lorsqu'elles sont bonnes ; il écrivait ces livres étincelants d'intelligence qui s'intitulent Un destin, Martin Luther et Rabelais ou l'Incrédulité au seizième siècle. Lui, qui houspillait les auteurs insuffisamment attentifs à l'économie, se plaisait à l'histoire religieuse, et je me demande combien, dans ses innombrables publications, il a dressé de courbes des prix. Il avait un sens de l'homme concret, de la vie totale, qui lui interdisait, lorsqu'il avait jeté les formules les plus tranchantes, d'en devenir jamais victime.

Il avait aussi une ardeur de cœur qui l'empêchait de s'enfermer dans une recherche faussement désintéressée. Il ne séparait pas les grandes causes du métier et de la vie civique, de la vérité historique et de la grandeur nationale. Il prononça un jour devant les élèves de l'École normale cette profession de foi : " De sa vie faire deux parts : donner l'une au métier, expédié sans amour ; réserver l'autre à la satisfaction de ses besoins profonds, voilà qui est abominable quand on a choisi un métier d'intelligence. " Il n'admettait pas plus que l'intellectuel se retranchât dans une tour d'ivoire, loin des préoccupations de son temps. Quand il accepta la direction de l'Encyclopédie française en 1935, quand il mit sur pied le Comité et la Revue d'histoire de la seconde guerre, il obéit à la conviction de servir, en même temps que la science, son pays, qu'il avait défendu par les armes en 1914-1918 et par la résistance pendant la longue obscurité de l'occupation. À ces titres, et naturellement comme chargé de nombreuses missions à travers tous les pays du monde comme président du Comité des historiens français, il a pendant plus de trente années noblement représenté l'historiographie française.

C'est encore une très grande perte pour notre discipline que celle de Roger Doucet, mort au moment même où il était admis à la retraite comme recteur de Montpellier. Depuis sa thèse sur le Gouvernement de François Ier dans ses rapports avec le Parlement de Paris, parue en 1921, sur les Bibliothèques parisiennes au XVIe siècle, jusqu'à son dernier ouvrage, sorti des presses à la veille de sa mort, il n'a pas cessé de débroussailler le terrain, si difficile à explorer, des institutions, des pratiques administratives et financières, des patrimoines et des modes de vie du temps de la Renaissance et de la Réforme. Son rêve eût été d'achever la grande histoire des banques, qui l'occupa pendant ses dix dernières années en dépit des tâches administratives qui pesaient sur lui.

Si son domaine de recherches semblait le rapprocher de Lucien Febvre, sa manière était aussi différente qu'on peut l'imaginer, et son tempérament le tenait, avec une sorte de fierté ombrageuse, à part de tout ce qui ressemblait à une école. Ce Tourangeau tout en finesse, d'une sensibilité extrême, redoutait les rassemblements en équipe, si fort prônés aujourd'hui. Il n'accepta le travail en collaboration qu'exceptionnellement, par exemple pour la grande Histoire de la société française que lui transmit Halphen. Certes il sut, à la faculté de Lyon, où il enseigna une vingtaine d'années, s'attacher des élèves qui gardent l'empreinte de sa formation et lui font honneur. Il participa avec ses collègues à la résistance universitaire qui honora cette maison et où il témoigna tranquillement de son courage. Après la guerre il participa à des rencontres internationales, où l'intérêt de ses recherches lui valut d'être élu président de la commission des banques au Comité des sciences historiques. Mais enfin, au total, il fit plutôt cavalier seul, avec peut-être parfois le sentiment que seule une élite de chercheurs appréciait ses travaux, toujours originaux et extrêmement soignés, presque méticuleux dans leur absolue honnêteté.

En saluant la publication du premier tome de l'Histoire universelle de la Pléiade il faut aussi évoquer le souvenir d'un disparu (2). René Grousset, type de l'historien complet et de l'honnête homme au sens exquis du mot, avait conçu l'idée de l'entreprise, et il l'eût conduite de magistrale façon. Du moins dans ce volume, dont il avait assuré la distribution, le sentons-nous partout présent et retrouvons-nous son talent dans les cent cinquante pages consacrées à l'histoire et aux civilisations de l'Extrême-Orient, des origines jusqu'au vit siècle de notre ère. Lorsqu'on a à construire une histoire qui se veut universelle par l'extension géographique, chronologique et analytique, il est presque impossible de proposer un plan, un agencement satisfaisant des parties et de définir une orientation commune. On ne saurait dire que M. Léonard, qui en a assumé la responsabilité, y ait pleinement réussi : sa préface paraît assez floue et comme désireuse de contenter tout le monde, de satisfaire à tous les courants de la mode. Il y est d'abord question de tracer dans la ligne de pensée de Grousset, une histoire des civilisations qui serait à la fois celle des perfectionnements des techniques et des progrès de la spiritualité. Mais ensuite le maître de chœur avoue se résigner à admettre une diversité de conceptions historiographiques aussi étendue que celle des tempéraments individuels de ses collaborateurs.

J'ai lu la plupart des chapitres avec le plaisir intellectuel que l'on éprouve à voir s'ordonner des questions où l'on est personnellement tout à fait incompetent, où l'on aime saisir le sens des recherches actuelles et assister, le cas échéant à la délimitation des zones d'ombre et des problèmes qui résistent. Ainsi la remarquable contribution de M. Leroi-Gourhan, intitulée Méthodes et Problèmes de la préhistoire. Ainsi l'exposé, d'une facture toute classique (et j'entends ici le mot dans sa meilleure acception), que le doyen Palanque présente du monde romain, depuis le début de l'expansion jusqu'à la cassure entre les deux empires. Dans l'histoire de la Grèce et du monde grec, tracée par M. Béquignon, j'ai trouvé les pages relatives à la civilisation, à l'art et aux croyances religieuses vraiment minces par rapport à l'importance du sujet et en proportion des développements accordés aux phases politiques et militaires de la guerre du Péloponnèse. Quant au chapitre sur l'Asie occidentale, après avoir posé de façon admirablement claire le problème des données géographiques, chronologiques, et celui des sources documentaires, il prend ce tour fâcheux de n'accorder d'attention qu'aux " royaumes combattants " et de négliger à peu près complètement l'étonnante histoire du petit peuple d'Israël et de la pensée religieuse dont il

était porteur ; voilà, me semble-t-il, qui est bien regrettable dans une histoire " des progrès de la spiritualité ", et qui nous annonce d'autre part qu'elle fera à l'Islam et à la Réforme du seizième siècle l'honneur de les envisager comme des dates cruciales de l'évolution du monde. On a le droit de réagir contre la conception providentialiste de l'histoire universelle à laquelle Bossuet a attaché son nom, mais pas à ce point, sous peine de fausser les perspectives majeures de l'évolution de l'humanité.

Ces remarques sont très insuffisantes, on le pense bien, pour donner une idée d'un ouvrage qui, en près de deux mille pages d'impression serrée, contient les fruits d'un labeur immense. J'ajoute que la présentation est une réussite cligne de la Pléiade, sous le signe de qui paraît la collection : typographie nette et élégante, abondance de cartels adaptés au développement, de tableaux chronologiques, index d'une richesse étonnante, tout cela est aussi agréable qu'utile, et trop peu commun pour qu'on n'en loue pas le directeur et les éditeurs et qu'on ne souhaite pas voir rapidement achevée, par les deux volumes suivants, cette belle entreprise,

(1) On trouve un portrait de Lucien Febvre sous la plume de M. Fernand Braudel dans le recueil *Éventail de l'histoire vivante*, offert au maître en 1953 (tome I), et *Une évocation de l'homme et de son œuvre* par M. Gabriel Le Bras dans la revue *Politique étrangère*, no 5, 1956.

(2) *Histoire universelle*, sous la direction de R. Grousset et E.-G. Léopard: tome 1 : Des origines à l'Islam. Encyclopédie de la Pléiade.

Lucien Febvre aux sources du sentiment national

Par PHILIPPE-JEAN CATINCHI, LM, 20 septembre 1996

Lorsque Lucien Febvre inscrit, à l'automne 1945, au programme du cours qu'il professe au Collège de France « les deux sources du sentiment national en France », il agit tout à la fois en historien et en témoin. Abandonnant la figure tutélaire de Michelet, le directeur des *Annales* se penche avec une urgence que le temps lui dicte sur les mots-clés « Honneur et Patrie », en lettres d'or sur le drapeau national de l'engagement qui fit aussi de la guerre de 1940 un combat fratricide. Au début, un cas précis, qui endeuilla une amie lors du débarquement américain à Oran en 1942, décide Lucien Febvre à tenter la quête des origines du sentiment national, partant des indices ténus qui permettent de lire les sens successifs d'un vocabulaire souvent galvaudé jusqu'à en perdre sa substance. Sans doute la mort tragique de son ami Marc Bloch, fusillé par les Allemands, a-t-elle joué un rôle dans cette priorité nouvelle de son enseignement. Victime de la discrimination antisémite, Marc Bloch avait dû s'effacer de la direction officielle des *Annales*, mais y publiait toujours sous le pseudonyme de M. Fougères. Dans une introduction aux *Idées politiques et sociales de la Résistance*, parue en 1954, Lucien Febvre revient sur le nécessaire témoignage à produire au sortir d'« une des crises les plus graves que l'historien puisse connaître et étudier ». « Ils

diront, les historiens, ce qu'ils pourront dire étant des hommes de l'an 2000, vivant dans le climat de l'an 2000. Raison de plus pour que nous leur procurions, les hommes de 1950 (...), en toute honnêteté, notre version à nous des événements que, bien sûr, ils interpréteront autrement que nous (...). Au moins, notre version des événements a-t-elle eu ses preuves vivantes. Elle est contresignée par des milliers de sacrifices. Au double sens du mot elle a eu ses martyrs. »

HOSTILITÉ ET RUMEURS

Reprenant en 1955 l'avant-propos d'« Honneur et Patrie », rédigé en 1947 pour préparer l'édition du cours, Lucien Febvre ne peut mener à bien son projet : malade, il meurt le 25 septembre 1956 sans qu'on sache où se trouve le manuscrit des leçons (1). A l'exception d'une, confiée, dès avant la remise en ordre préparatoire, à Robert Mandrou, proche collaborateur de Febvre, pour qui fut créé en 1953 le secrétariat de rédaction des Annales. Ce choix électif, guidé par la logique d'une recherche commune sur les origines de l'esprit de l'homme moderne, devait faire long feu. Avec la mort de l'historien, la rivalité entre Fernand Braudel, nouveau maître de la sixième section de l'Ecole pratique des hautes études (EPHE), et le jeune « moderniste » se précise, se durcit jusqu'à la franche hostilité. Braudel refuse à Mandrou le droit de cosigner avec Febvre l'Introduction à la France moderne, dont le plan de travail, sinon du livre, a été arrêté conjointement. Il n'y aura donc pas de « Febvre et Mandrou » comme il y eut, trois ans plus tôt, un « Febvre et Martin » (2). L'ouvrage paraît en 1961 sous une seule signature. L'année suivante, Mandrou doit abandonner le secrétariat de rédaction des Annales, où Marc Ferro assure la relève. Fernand Braudel alimente parallèlement la rumeur autour du cours d'après-guerre, introuvable, mais dont il se veut le légitime dépositaire (« livre perdu (...) dont j'ai tenu en main le manuscrit achevé en août 1956. Heureusement, j'en connais le message », se félicite-t-il aux premières lignes de L'Identité de la France). Mais lorsque Mandrou professe sur les mythes nationaux, Honneur et Patrie inclus, près de dix ans plus tard, la charge est donnée. Dans un article que Fernand Braudel signe dans le Journal of Modern History (décembre 1972), « Ma formation d'historien », les notes de Febvre sont devenues un livre : « Son dernier livre, dont j'ai vu le manuscrit terminé un mois avant sa mort et qui a disparu mystérieusement... (3) ». Sans accuser ouvertement Mandrou de recel, le doute était instillé. Vingt ans plus tard, Paule Braudel la veuve de l'historien avance encore que le retard pris dans la publication du cours de Febvre sur « la formation du monde moderne, Michelet et le problème de la Renaissance » (4) résulte aussi de « l'absence dans le manuscrit de certaines pages incorporées par l'auteur à un autre cours qui resta longtemps introuvable » celles sur Deléscluze et la chevalerie, sans doute, mais il n'est plus question de livre.

Entre-temps, le mystère s'est éclairci : les chemises qui contenaient, méthodiquement classées, chacune des leçons du cours étaient retrouvées dans le grenier du château normand de Tocqueville, où, en 1966, un déménagement peu scrupuleux avait transféré, outre les ouvrages du grand ancêtre, confiés à l'historien Peter Mayer et légitimement restitués, une partie des archives de la sixième section de l'EPHE, que Braudel présidait. Trois caisses qui contenaient les fameux documents. Elles y sommeillaient depuis vingt ans jusqu'à ce que, en 1987, François Furet, alors président de l'Ecole, en découvrit l'existence. Brigitte Mazon, qui venait d'achever sous sa direction une thèse sur les origines de la sixième section (parue l'année suivante au Cerf), fut chargée d'inventorier le fonds, alors classé public. Le

manuscrit d'Honneur et Patrie rendu à Henri Febvre, légitime héritier, Paule Braudel obtint que l'ensemble du fonds soit finalement reconnu fonds privé. Ainsi s'achevait, semble-t-il, l'aventure posthume du manuscrit fantôme. Par-delà ces péripéties rocambolesques, reste le texte. Un cours, même préparé pour l'édition, « n'est pas un livre », convenait avec sagesse Paule Braudel dans son avertissement à Michelet et la Renaissance. Désormais présenté comme un livre, mais plutôt adressé aux spécialistes ne manque qu'une brève biographie intellectuelle de l'auteur, en attendant la somme qu'a entreprise Marleen Wessel qu'au grand public. Non que l'accès en soit difficile : Febvre a une oralité vive, un style simple et qui ne redoute pas l'effet. Le contenu des leçons et leur abondante illustration rendent le cheminement intellectuel parfaitement lisible. Mais le lecteur non averti n'appréciera pas à sa juste valeur le remarquable travail d'érudition de Thérèse Charmasson, auteur des précieuses recherches bibliographiques comme de la conception éditoriale, et de Brigitte Mazon, qui a eu la primeur de la découverte des documents et en livre toutes les variantes. Là où le cours édité chez Flammarion lissait les redites, sacrifiait les redondances inhérentes aux résumés qui resituent, en introduction, chaque leçon dans le plan de l'année universitaire, l'édition de Perrin conserve tout, comme un document d'archive traité dans une stricte optique scientifique. Un « dossier de travail constitué de plusieurs strates de dates différentes, et non le manuscrit complet d'un ouvrage achevé », précisent les éditrices. De quoi intimider les moins aguerris. Mais qu'ils n'hésitent pas : le verbe de Lucien Febvre vous venge de ces frayeurs de convention.

Voici donc ces cours sur « le sentiment de l'honneur considéré comme l'une des sources du sentiment national ». La dualité avec la patrie n'est qu'esquissée en fin de volume ; l'étude en était réservée à l'année suivante. Mais les mots associés sur le drapeau tricolore sont-ils complémentaires ou antagonistes ? En fait, pour Febvre, il s'agit de dissocier certains termes abusivement confondus, de confronter deux sentiments qui ne sont pas contemporains. Face à l'honneur, refus de la bassesse et éloge de la gratuité, sensibilité extrême qui pousse à la réaction immédiate donc fort éloigné de l'acception moderne du mot, naîtra, mais pas avant les XVIe-XVIIe siècles, la notion de patrie, qui aboutira à la dissociation du royal et du national. L'honneur issu du code féodal cède, combattu par l'Eglise, qui joue la vertu contre ce sentiment du paraître, autant que par Montesquieu, qui préfère lire le bien commun sous le code de la vertu. Fortement nourries de la fréquentation des témoignages littéraires (Chanson de Roland, Froissart, Bossuet ou Corneille), ces leçons disent avec insistance la dette à payer à Marc Bloch, dont La Société féodale est largement mise à contribution. C'est sans doute la marque pudique du deuil qui priva l'Ecole des Annales d'un esprit aussi intuitif qu'exceptionnel, révérence au patriote Bloch tout à l'honneur de Lucien Febvre.

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

La mort de Lucien Febvre

Le Monde, LM, 27 septembre 2006

LUCIEN FEBVRE, membre de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France, est mort à Saint-Amour (Jura), où les obsèques seront célébrées demain matin vendredi 28 septembre. Lucien Febvre était né à Nancy le 22 juillet 1878. Ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé de l'université, docteur ès lettres, il fit toute sa carrière dans l'enseignement.

Professeur à la faculté des lettres de Dijon, puis à celle de Strasbourg, il fut appelé en 1930 au Collège de France, où fut créée pour lui la chaire d'histoire de la civilisation moderne. En même temps, il enseignait à l'Ecole pratique des hautes études, où il devait créer une section des sciences économiques et sociales. De 1935 à 1940, il fut le président du comité de l'*Encyclopédie française*, dont il avait conçu le plan et dont il dirigea la rédaction. L'importante oeuvre historique laissée par Lucien Febvre porta d'abord sur le XVI^e siècle, et particulièrement sur la Franche-Comté à cette époque, ainsi que sur la période de la Réforme. Dès le début de ses recherches, il s'était appliqué à mettre en valeur l'importance du facteur économique et à découvrir d'une façon générale les causes profondes des événements. Lucien Febvre exerça ainsi une action considérable sur l'évolution des études historiques et leur organisation. C'est dans le dessein de rapprocher historiens, économistes et sociologues qu'il avait fondé et dirigeait la revue *Annales d'histoire économique et sociale*.

(28 septembre 1956.)

L'HISTOIRE L'aimable mot de Renaissance

Le Monde, 18 septembre 1992

AÉRONOS-NOUS un peu, voulez-vous ? Débarbouillons-nous la cervelle, après avoir consciencieusement décortiqué le traité de Maastricht. Voici, sur l'Europe et le monde, sur la marque que l'obscur citoyen peut imprimer au cours des choses, sur les scansion joyeuses de l'Histoire, la méditation de deux génies cascadeurs du XIX siècle qui pètent de santé : Jules Michelet et Joseph Ferrari.

Du père de la Sorcière, on croyait tout connaître après l'avoir lu, guidé d'une main ferme par son infatigable éditeur et savant marguillier, Paul Viallaneix (1). Mais on s'étonne toujours de constater combien Michelet fut et demeure nourricier pour les meilleurs historiens depuis un siècle. Depuis, s'il faut citer des noms d'excellence, Gabriel Monod jusqu'à Jacques Le Goff, en passant par Lucien Febvre qui, via Monod, eut connaissance intime du visage et des papiers du grand Jules et fit avec lui un sacré bout de chemin (2).

Voici donc édité _ si l'on peut dire : l'avertissement et les notes de Paule Braudel sont squelettiques _ le cours, titré " La formation du monde moderne. Michelet et le problème de la Renaissance ", que Lucien Febvre dispensa au Collège de France, à partir du 2 décembre 1942, dans les froidures de l'Occupation et qui témoigne hautement de cette chaleur micheletiste de l'Histoire en marche. Le même Febvre sera, en même lieu, un brin chahuté, dit-on, après la Libération par quelques jeunes gens qui brûlaient d'entendre ses analyses sur l'art de vivre par temps d'orage. Mais brisons là : sur Lucien Febvre à l'heure de Vichy, nous en saurons beaucoup plus avec la prochaine publication de sa correspondance avec Marc Bloch, le fusillé. Pour l'heure, et de nombreux témoins pourraient en attester, il suffit de savoir que parler de Michelet et le lire sous la botte réchauffa bien des coeurs et arma même quelques convictions libératrices. Et que ce n'est pas un hasard si le mot liberté clôt ce cours qui fait si peu d'allusions aux tickets de ravitaillement (p. 118) ou à " l'an de disgrâce " (p. 60) : à l'évidence, Febvre n'a pas fait de sa chaire une tribune, mais il a montré, tout au long, à ses auditeurs transis ce que pouvait être la force de l'intelligence en éveil.

Le voilà donc qui instruit gaillardement " le plus gros procès historiographique jamais plaidé " : pourquoi, comment et avec quel succès Michelet acclimata-t-il, en histoire, le terme " Renaissance " ? Ce cours si allègre, lu et transcrit impeccablement dans la fluidité de son oralité, est " un essai sur le pouvoir des mots en histoire ". On notera au passage, au risque de décevoir les didacticiens qui tentent aujourd'hui de concocter et d'enseigner les programmes d'histoire de nos enfants, qu'il n'use jamais du vocable " concept " : la Renaissance, selon lui, est une belle étiquette marquée à vie, une construction sensible ; elle n'a rien d'une notion abstraite pour pédagogues tristes.

On pourrait certes chipoter. Lucien Febvre, cofondateur des Annales, est encore saisi, dix ans après le lancement de la revue, de l'irrésistible besoin de ridiculiser une fois de plus les historiens " attardés " et " impuissants " de la génération 1870-1890, qui n'ont pas su bâtir une science historique assez juteuse : tout ceci fait sourire aujourd'hui. Il tire à la ligne en fin d'année scolaire quand il évoque longuement le gentil Etienne Delécluze, peintre d'histoire manqué et pèlerin d'art ému, qui livra, vers 1823, ses Impressions romaines. Sur le Stendhal du Journal d'Italie et de l'Histoire de la peinture en Italie, qualifié à juste titre d'" excellent historien ", il est excitant et utile, sans plus. Plus gravement, il n'a fait que pressentir, lui l'athlète complet de l'histoire du XVI siècle, mais sans s'appesantir ni songer à installer le face-à-face au coeur de sa démonstration, le rôle de la Réforme de Luther et Calvin dans l'élaboration de la Renaissance selon Michelet, alors que l'Histoire de France ramasse intimement les deux volumes traitant de la " colonne de feu " et de " l'Evangile éternel ".

POURTANT, rien n'y fait, toutes les réserves tombent, dès qu'on consent à lire ce livre comme un double hommage impétueux : à l'entêté d'une histoire qui sera la " jeunesse de l'âme " et à son grand frère vibronnant, l'ami du Peuple. Car c'est à celui-ci, bien entendu, que Febvre réserve, au fil des semaines, son élan cordial d'historien bourguignon, sa passion d'amoureux de Rabelais et de Marguerite de Navarre, sa fraternité intellectuelle. Alors, les mots se télescopent, les eaux confluent. Voici le cher professeur de la France occupée qui fait mouche en évoquant Christophe Colomb revenant de là-bas " avec, dans sa caravelle, tout un monde cueilli au ras de l'horizon ". Et qui prend plaisir à laisser trembler sa voix, cinq minutes plus tard, en relisant la formule pour sonate de l'Histoire de France, en hommage aux jeunes gaillards armés par Charles VIII qui forcèrent le destin : " Un coup de lumière, un rayon subit de soleil a doré ce monde pâle, quand l'épée de la France ouvrit les monts, révéla l'Italie. "

Le livre, pourtant, n'est pas un simple recueil de phrases superbes et de pages d'anthologie (encore que, page 243 entre autres, il y en ait une, exceptionnelle, en hymne à la joie renaissante). Sur la construction de " l'aimable mot Renaissance ", qui ouvre le récit du XVI siècle dans l'Histoire de France (3), il argumente, critique les textes, s'emporte contre la veuve de Michelet qui mania imprudemment les ciseaux. Et il convainc : c'est bien parce qu'au tréfonds, à l'heure des pires malheurs intimes et au choc d'un voyage en Italie, Michelet portait un irrépressible besoin de renouveau qu'il s'est fait l'avocat des sensibilités de son temps romantique en quête de traditions et qu'il a " inventé " la Renaissance en assassinant le Moyen Age. Qu'il ait accompli son forfait et langé le bébé en public dans son cours du Collège de France de 1840, du haut de cette chaire " d'histoire et de morale " dont Febvre se flattait d'être le souverain détenteur en ligne directe, ajoute naturellement à l'émotion. Mais sur la construction du temps à travers les sources, sur les bons usages de la

périodisation du passé au fil des générations (4), sur le poids des mots-fétiches dans le travail d'intelligibilité historique, ce livre de circonstance et de ferveur va loin et voit clair. Le secours de cette voix tonnante ne nous sera pas inutile, à l'heure où nous cherchons à renouer le fil d'une Histoire qu'on avait cru close et qui s'est réveillée depuis 1989. On reviendra (5), mais sans lui marchander la curiosité, au très oublié Giuseppe-Joseph Ferrari (1811-1876). Robert Bonnaud, un de nos rares historiens qui réfléchisse obstinément à ce qu'il fait (son *Système de l'histoire*, publié chez Fayard en 1989, est un de ces livres à cheminement secret comme la taupe mais qui feront date), s'est entiché de ce philosophe historien, non dépourvu d'humour et génial dans la démesure, qui entretint avec l'illustre Vico _ l'un des pères de Michelet _ des rapports tour à tour glacés et brûlants ; de ce républicain franco-italien, ami de Proudhon, qui enseigna à Strasbourg et finit dans la peau d'un sénateur romain après avoir combattu Cavour. En 1867, Ferrari publia *la Chine et l'Europe*, très long et boursoufflé manifeste pour le synchronisme en histoire, à cheval sur les cultures d'Orient et d'Occident, qui fut une " secousse puissante " pour quelques contemporains. En 1860, son *Histoire de la raison d'Etat*, pleine d'une lucidité pessimiste, avait au moins enchanté Baudelaire. Aujourd'hui, les amateurs de métahistoire, les fous de Hegel et de Fukuyama, bien guidés par Bonnaud qui détaille la vie et l'oeuvre du gaillard, découvriront ces textes avec plaisir. Tous les autres les tiendront pour témoignage historiographique utile de notre temps présent dérégulé, quand le progrès a changé de sens, que le calcul des moyennes planétaires ne tombe plus juste et que la mise en communication des cultures semble marquer le pas. Car Dieu qu'il est sympathique, ce Ferrari enfant du cher XIX siècle, " le géomètre des durées, l'arithméticien de l'Histoire, prenant la mesure des périodes, faisant et refaisant ses calculs, dressant ses courbes, s'essayant à prévoir. Avec, dans le regard, les horizons que l'on devine, les cartes, les livres, la planète des hommes, l'Histoire entière réunie... " ". Réunie et renaissante.